

« Je pense, donc je suis »
est une grande découverte

Cette affaire-là est assez claire. On lit dans le *Discours de la méthode*, Quatrième Partie :

« [...] Je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais aussitôt après je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité, *je pense, donc je suis*, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. »¹

1. *Discours*, IV, AT VI, 32.

Même langage, à peu de chose près, dans le texte français des *Principes de la philosophie* (Première Partie, art. 7) :

« [...] Nonobstant toutes les plus extravagantes suppositions, nous ne saurions nous empêcher de croire que cette conclusion : *Je pense, donc je suis*, ne soit vraie, et par conséquent la première et la plus certaine qui se présente à celui qui conduit ses pensées par ordre. »²

Mais vous l'avez sans doute remarqué : dans les *Méditations*, pas de *Je pense, donc je suis* ! La *Seconde Méditation* dit seulement :

« [...] De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : *je suis, j'existe* [*ego sum, ego existo*], est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit. »

Ce n'est que dans quelques passages des *Objections* et des *Réponses* que l'on verra ressurgir la formule³, et dans d'assez nombreux endroits de la correspondance.

Il y a une raison à cela, et elle touche à notre affaire. C'est que *je pense, donc je suis* n'est pas le

2. Le latin dit seulement : « [...] Et partant, cette connaissance : *je pense, donc je suis* [*ego cogito, ergo sum*], est de toutes la première et la plus certaine qui se présente à celui qui philosophe par ordre. »

3. Cf. *I^{es} Objections*, AT IX, 76 (VII, 94) ; *II^{es} Réponses*, pt 3, AT IX, 110 (VII, 140) ; *VI^{es} Objections*, IX, 218 ; voir aussi *Lettre à Clerselier*, IX, 205 ; *V^{es} Objections*, VII, 327.

raisonnement même de Descartes dans ses méditations de métaphysique : c'est plutôt la formule qu'il utilise, et ses interlocuteurs à sa suite, pour désigner ou résumer ce raisonnement, quand il veut y réfléchir⁴ (et de fait, dans les *Méditations*, le *je suis, j'existe* n'est nécessairement vrai que sous la condition qu'il soit pensé). Ainsi, *je pense, donc je suis* est presque un nom propre : c'est le nom d'une pensée, d'une opération intellectuelle singulière, d'un protocole de réflexion que seule la *Méditation II* expose sous une forme précise.

L'importance accordée à cette pensée n'empêche donc pas l'auteur de manier la formule avec une sorte de distance, qui n'est pas simplement réflexive, mais aussi, en un sens, critique.

À la question de savoir si *je pense, donc je suis* exprime une pensée nouvelle, Descartes répond en effet : *bien sûr que non !* Et ce n'est pas seulement que, comme il commence par l'écrire, « il n'y a rien de plus ancien que la vérité »⁵, si bien que, dira-t-il aussi, les principes de sa philosophie « ont été connus de tout temps »⁶. Il le sait bien, ou s'il l'a oublié, il l'admettra volontiers quand on lui en fera la remarque : cette pensée se trouve déjà sous une forme approuvante (« si je pense, je suis », ou « si je

4. Ce point a été mis en évidence par Jean-Claude Pariente, « Problèmes logiques du *Cogito* », dans N. Grimaldi et J.-L. Marion, éd., *Le Discours et sa méthode*, Paris, PUF, 1987, p. 229-269.

5. *Méditations*, Épître dédicatoire, AT VII, 4.

6. Lettre-Préface des *Principes*, AT IX-B, 10.

doute, je suis ») chez saint Augustin (354-430). Elle a été ensuite mise en avant par les médiévaux et par quelques modernes comme une pensée tout à fait particulière, qui résiste aux plus grands doutes. Elle est devenue une sorte de lieu commun. Descartes, donc, l'avoue d'une manière d'ailleurs un peu irrespectueuse :

« C'est une chose qui de soi est si simple et si naturelle à inférer, qu'on est, de ce qu'on doute, qu'elle aurait pu tomber sous la plume de qui que ce soit ; mais je ne laisse pas d'être bien aise d'avoir rencontré avec saint Augustin [...]. »⁷

Mais, précisait-il à propos d'Augustin :

« Il s'en sert pour prouver la certitude de notre être, et ensuite pour faire voir qu'il y a en nous quelque image de la Trinité [...] ; alors que je m'en sers pour faire connaître que ce moi, qui pense, est une substance immatérielle, et qui n'a rien de corporel. »

Cela est bien vite dit, car dans l'un des textes d'Augustin, l'immatérialité de la « chose qui pense » est déjà soulignée⁸. Mais il est vrai que Descartes, lui seul, a su trouver dans cette vieille pensée le pre-

7. À Colvius, 14 novembre 1640, AT III, 248 ; voir aussi à Mersenne, 25 mai 1637, AT I, 376. Les textes d'Augustin cités sont *La Cité de Dieu*, XI, xxvi, et *De la Trinité*, X, x. – *Avoir rencontré avec : avoir fait la même observation que.*

8. Cf. p. ex. *De la Trinité*, X, x, 16 : « Quand l'âme se connaît, elle connaît sa substance ; et quand elle est certaine de soi, elle est certaine de sa substance. [...] En revanche, elle n'est pas du tout certaine d'être air, feu, corps, ou quelque chose de corporel. Elle n'est donc rien de tout cela. »

mier principe d'une philosophie nouvelle. Rien de tel ne se rencontre chez Augustin ni chez ses successeurs. Et Pascal le reconnaîtra, écrivant à propos du « Je pense, donc je suis » :

« Je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint. Car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire de réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielles et spirituelles, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire. »⁹

D'où vient la particulière certitude du *Cogito* ? La question a été beaucoup débattue. Soulignons du moins ceci :

(1) Pour conclure du *je pense* au *je suis*, il n'est pas nécessaire de faire intervenir, comme dans les syllogismes des Écoles, une « majeure » universelle (*tout ce qui pense est*) dont le *je pense* serait la « mineure ». Il n'y a pas de connaissance universelle qui doive ici précéder celle que je prends de ma propre pensée. Au contraire, dit Descartes, « c'est le propre de notre esprit de former les propositions générales de la

9. Pascal, *De l'esprit géométrique*, éd. de J. Mesnard, in Œuvres complètes, t. III, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p. 424. Le texte entier est d'une étonnante liberté de ton. À noter : au lieu du mot « physique », inattendu, deux manuscrits parmi les copies connues portent : « métaphysique ».

connaissance des particulières »¹⁰. *L'expérience vient en premier* – ce qui n'empêche pas la relation entre ma pensée et mon existence d'être formulable et perceptible sous une forme générale (« pour penser, il faut être »).

(2) Selon Descartes, la pleine certitude de la conclusion (*je suis*) exige celle de la prémisse (*je pense*). Une formule du genre : *je respire* (ou *je me promène*), *donc je suis* n'a pas les mêmes propriétés, car on peut mettre en doute l'existence de ce corps avec lequel je respire ou me promène¹¹ ; et alors, de quel moi s'agit-il ? La question subsiste. Une inférence du type : *je pense que je respire* (ou *me promène*), *donc je suis* est en revanche tout à fait valide ; toutefois, mieux vaut s'en tenir à la formulation la plus simple, en éliminant les données contingentes. Ce qui compte ici n'est pas tant l'objet de la pensée que l'acte de penser. C'est ce qui a pu faire rapprocher ce *Cogito* d'un « acte de langage » (*speech act*), comme lorsqu'on est désigné pour présider une séance et qu'on dit : « Je déclare la séance ouverte » (elle l'est alors par cela même)¹². Mais si l'objet de la pensée entre en compte, c'est à partir de *la pensée qu'on existe* que la conclusion sera la plus forte, et c'est

10. Voir *II^{es} Réponses*, pt 3, AT VII, 140 ; IX, 111.

11. Voir *V^{es} Réponses*, II, 1, AT VII, 352 ; et à Renéri pour Pollot, avril ou mai 1638, pt 3, AT II, 37.

12. Voir le célèbre article de Jaakko Hintikka, « *Cogito, ergo sum* : Inference or Performance ? », *Philosophical Review* 71 (2), 1962, p. 3-32 ; trad. fr. dans *Philosophie*, n° 6, 1985, p. 21-51.

bien ce que Descartes suggère. Supposons « un certain malin génie, très puissant et très rusé, qui emploie toute son industrie à me tromper » :

« Qu'il me trompe tant qu'il voudra, il ne saurait jamais faire que je ne sois rien, *tant que je penserai être quelque chose.* »¹³

Mais sur ce « premier principe », si nouveau, il y a plusieurs choses à dire.

1) Ce qui est proprement principe, ce n'est pas *moi, ego* – ne rêvons pas ! C'est *mon existence* en tant qu'âme, esprit ou « chose qui pense ». Là-dessus, Descartes est formel, notamment dans le grand texte de la Lettre-Préface des *Principes*, où il résume toute sa métaphysique en quelques lignes :

« En considérant que celui qui veut douter de tout ne peut toutefois douter qu'il ne soit pendant qu'il doute, et que ce qui raisonne ainsi en ne pouvant douter de soi-même, et doutant néanmoins de tout le reste, n'est pas ce que nous disons être notre corps, mais ce que nous appelons notre âme ou notre pensée, j'ai pris l'être ou l'existence de cette pensée pour le premier principe duquel j'ai déduit très clairement les suivants [...]. »¹⁴

Voyez aussi une célèbre lettre de 1646 sur la notion de principe :

13. AT IX, 19 (VII, 25) ; je souligne.

14. AT IX-B, 9-10.

« Le mot de *principe* se peut prendre en divers sens, et c'est autre chose de chercher *une notion commune* qui soit si claire et si générale qu'elle puisse servir de principe pour prouver l'existence de tous les êtres [...] qu'on connaîtra par après¹⁵, et autre chose de chercher *un être*, l'existence duquel nous soit plus connue que celle d'aucun autre, en sorte qu'elle nous puisse servir de principe pour les connaître.
 » [...] En [cet] autre sens, le premier principe est *que notre âme existe*, à cause qu'il n'y a rien dont l'existence nous soit plus notoire. »¹⁶

2) Le premier principe, insistons-y, n'est pas *moi-même*, mais ce n'est pas non plus *mon existence*, tout court : c'est mon existence *en tant que je pense*. Cette condition lui ôte peut-être une forme de simplicité, mais au fond, pourquoi faudrait-il que le premier principe soit absolument simple ? Descartes aurait considéré cela comme une chimère. Même les « natures simples » qu'il distingue dans les *Regulæ* ne sont pas absolument simples¹⁷ : Descartes dit seulement qu'elles ne peuvent être divisées en plusieurs autres qui soient plus distinctement connues. Et le fait est plutôt que quelque chose d'absolument simple ne pourrait être le principe

15. Descartes songe ici au principe de non-contradiction d'Aristote : *il est impossible qu'une même chose, en même temps, soit et ne soit pas*.

16. À Clerselier, juin ou juillet 1646, AT IV, 444.

17. Certaines de ces notions en supposent d'autres, comme le mouvement et la figure, qui supposent l'étendue, le doute, qui suppose la connaissance, etc. : *Règle XII*, AT X, 421.

cherché, parce que sa relation avec les autres choses ferait défaut.

Au contraire, mon existence en tant qu'esprit ou chose qui pense n'est pas seulement la première chose que je découvre après avoir entrepris de douter de tout : c'est en m'examinant moi-même en tant qu'esprit que je vais trouver en moi les idées de certaines choses dont je pourrai ensuite établir l'existence, à commencer par celle de Dieu qui est du reste, sur un autre mode, le vrai principe de toutes choses. Et puis, cette pensée ou connaissance (que moi qui pense, je suis) fournit le type de l'évidence, de la perception claire et distincte, de la vérité indiscutable. Elle fournit une norme pour la connaissance – au moins celle des autres principes.

3) Ce qui est principe, dans mon existence en tant qu'esprit, ce n'est pas seulement l'inférence : *je pense, donc je suis*, laquelle est en soi dépourvue d'intérêt (sauf pour qui cherchera à en discerner la logique) ; c'est aussi ma nature de chose qui pense, telle que je la découvre à la suite de cette première pensée et toujours sous les conditions du plus grand doute. « Je ne suis, précisément parlant, qu'une chose qui pense, dit la *Méditation II*, c'est-à-dire un esprit, un entendement ou une raison, qui sont des termes dont la signification m'était auparavant inconnue. »¹⁸ Ce qui est principe, c'est donc, avec

18. *Méditation II*, AT IX, 21 ; VII, 27.

le *Cogito*, une notion nouvellement stricte de l'âme humaine et une notion nouvellement large de la pensée, cette dernière allant jusqu'à envelopper, sous leur aspect subjectif, non seulement l'action de vouloir, mais l'imaginer et le sentir. Nous en reparlerons dans ce qui suit.